

RECONQUÊTE!

HAUTE-GARONNE

EDITO

Ça ne s'arrêtera donc jamais ? Devons-nous nous résigner à découvrir régulièrement ce que certains appellent un « fait divers tragique » ? Combien de Thomas, Lola, Benjamin, Benoît, Grégory, Aurélien et tant d'autres faudra-t-il pour que la classe politico-médiatique ouvre enfin les yeux ? C'est l'essentiel de la raison de notre engagement. On touche ici l'âme de RECONQUÊTE! Il y a bientôt deux ans, nous avons vibré en écoutant le serment de Villepinte et ce que Eric Zemmour nous disait alors. Nous avons aujourd'hui à nouveau l'opportunité de faire entendre la voix des français de toujours, qu'ils soient de souche ou de branche, ceux qui veulent, comme Eric et Marion, que notre France reste celle que nous avons toujours aimée et qui peu à peu s'effrite sous nos yeux embués. Ces événements tragiques qui nous bouleversent doivent être une motivation supplémentaire pour porter haut la voix de la RECONQUÊTE. Contactez votre délégué de circonscription, votre bureau départemental ! [Adhérez et faites adhérer](#) ! Dites-nous comment vous pouvez aider votre fédération !



Et en attendant de vous voir tous sur le terrain, l'ensemble du bureau départemental vous souhaite par avance un **très joyeux Noël**.



DOSSIER

LE RÉVEIL DE L'ISLAM ET SES CONSÉQUENCES GÉOPOLITIQUES



Suite de notre grand dossier sur le réveil de l'ISLAM

Chaque mois, les évènements qui se succèdent, en France comme à l'extérieur de nos frontières, nous questionnent sur ce changement de civilisation et ce choc de civilisations dont nous sommes les témoins avant d'en devenir, bien malgré nous, les acteurs.

Ce dossier, qui sera diffusé sous forme de feuilleton sur plusieurs mois, cherche à vous donner les clés de compréhension de cet Islam qui se réveille et des conséquences que cela peut représenter pour nous. Pour accéder aux différents épisodes, il vous suffit de cliquer sur l'un des boutons ci-dessous.

Archives
Télécharger l'épisode 1

Nouveau
Télécharger l'épisode 2

FEDERATION 31

MOBILISATION DU 18 ET 19 NOVEMBRE

Notre fédération de Haute-Garonne était mobilisée lors de ce week end national de démarrage de la campagne des européennes [avec Marion](#). Florilège des images glanées dans notre département...



HOMMAGE

RASSEMBLEMENT À TOULOUSE LE 25 NOVEMBRE

De nombreux membres de RECONQUÊTE ont répondu présent samedi 25 Novembre à Toulouse pour se rassembler en hommage à Thomas, tombé une semaine plus tôt sous les coups de barbares haineux. Immense émotion lors des prises de paroles, une Marseillaise chantée à pleins poumons, comme pour extérioriser la colère que nous avons dans le cœur, et l'apaisement de quelques prières devant l'autel improvisé.



TRIBUNE *par Alexis Moreno*

REGARD D'UN SOCIOLOGUE SUR LE DÉCLIN DE L'AUTORITÉ À L'ÉCOLE

Enseignant sur Toulouse, j'interviens depuis 2012 dans l'enseignement supérieur. Au quotidien, je me déplace d'un centre de formation à l'autre. Je dispense des cours de culture générale, de philosophie et de sociologie à destination des étudiants de niveau de Licence / Master. C'est à ce titre que je souhaite apporter un point de vue sur le déclin actuel de l'autorité à l'école. L'idée est d'en présenter les différentes causes et de comprendre le climat de déviance dans lequel certains établissements sont plongés.

Depuis quarante ans, l'Éducation nationale est en faillite. 80 000 jeunes décrochent du système scolaire chaque année. Les familles s'inquiètent des compétences acquises par leurs enfants. Nombreuses sont celles qui considèrent que le niveau baisse. Les plus fortunées d'entre elles choisissent les établissements privés. Elles évitent les zones d'éducation dites prioritaires dans lesquelles on retrouve du harcèlement et du deal de drogue. Ici, la violence est banale. La culture de la déviance s'est démocratisée. Malgré les nombreuses tentatives des acteurs de la communauté pédagogique d'endiguer

l'ensauvagement de certains centre de formation, l'école reste impuissante. De cette impuissance née un sentiment d'impunité qui participe à la dégradation des conditions des détenteurs de l'autorité scolaire.

Je peux moi-même en témoigner. Le métier d'enseignant ne fait plus rêver. Y compris dans le supérieur. La grande majorité des collègues sont fatigués. La culture du chahut dans les classes épuise. À cause d'un faible salaire, le métier a des problèmes de recrutement. Il n'attire plus les jeunes à s'engager dans la carrière. Cette crise des vocations s'explique aussi par ce qu'il est possible de dire ou pas dans les classes. Il y a en effet des mots tabous. Des mots intouchables. La liberté d'expression n'est pas la chose la mieux partagée. Aborder le thème de la laïcité ou encore faire la critique du fanatisme religieux avec Voltaire suscite de vives réactions au prétexte que ces sujets sont franco centrés et stigmatisants.

Dans un contexte de mondialisation, les enseignants sont invités à pratiquer les valeurs de la bienveillance. Les publics issus de la diversité sociale ont une sensibilité culturelle à respecter affirment les responsables hiérarchiques des établissements, eux-mêmes sous la pression des familles issues de la même diversité. La tolérance est soi-disant une promesse de réussite pour tous.

Non seulement la promesse n'a pas été tenue, l'école va mal depuis longtemps, mais en plus, les professeurs ayant une préférence pour des contenus classiques s'autocensurent. Ils se taisent. Gardant en mémoire l'assassinat de Samuel Paty, ils ne peuvent plus enseigner ce qu'ils veulent. Leur liberté académique cède sous le poids du sectarisme identitaire et compassionnel. Ils ne sont plus autorisés à faire autorité.

Pourtant au début du XXe s, le métier était valorisé par les familles et l'État. L'enseignant jouissait d'un certain prestige. Ils participaient au creuset républicain en formant les nouvelles générations aux savoirs de base : lire, écrire et compter. Quels que soient les publics, tout le monde était au même niveau. On ne tenait pas compte des particularismes des uns et des autres.

Charles Péguy qualifiait ces enseignants de « hussards noirs » en comparaison à ces cavaliers hongrois du XVe s. Avec leur redingote brune, ils étaient « sveltes, sévères et un peu tremblants de leur omnipotence » disait l'écrivain. Ces chevaliers noirs avaient pour mission de détruire l'ignorance autant que les religions. Il s'agissait d'arracher les jeunes à l'emprise du catholicisme. Le projet était de répandre les Lumières de la raison face à l'obscurantisme de la pensée magique que l'on retrouvait dans cette France rurale et patoisante.

Au nom de l'idéal républicain, leur parole était respectée au point que les familles ouvrières rêvaient de parler comme ces représentants de la petite bourgeoisie. Les membres de cette classe aspiraient, de leur côté, à maîtriser le langage de la classe supérieure. Ce langage était le français. Le français correct. Sa maîtrise symbolisait l'élégance, la richesse et la fluidité source de prestige et d'autorité dans notre société.

L'amour de cette langue était en effet un idéal. Un désir partagé. Ce désir agissait comme une onde. Une sorte de charme qui se propageait d'une conscience à une autre, d'une classe sociale à une autre. Le bon français disait l'histoire de notre littérature autant que la France et le mérite des individus pour se la réapproprier. Or, l'amour de l'excellence n'inspire plus la nouvelle génération. Dans la civilisation du cocooning et de Netflix, la maîtrise demande trop efforts. Il suffit de lire une copie d'un étudiant de licence en Lettres pour deviner ce qui fait autorité à ses yeux. Entre Baudelaire et Booba, le rappeur a plus de prestige que le premier. Ses saccades linguistiques sont mieux connues que les Fleurs du mal. Le monde a donc changé. Le grossier en remplacé l'hymne à la beauté. Cependant, la

beauté d'une langue peut être subjective et dépend souvent des préférences individuelles. Tout est relatif. Ben voyons...

C'est surtout depuis mai 68 que tout est relatif. Y compris l'autorité scolaire. Celle-ci n'est plus l'expression du mérite, mais plutôt celle des bourgeois narcissiques qui jouissent de leur pouvoir. Avec l'aide de la pensée de Sigmund Freud et de Karl Marx, les révolutionnaires ont tout renversé y compris le sens des mots. Tout est devenu plus idéologique. Pourtant les mots ont une définition que l'école devrait enseigner.

Venant du latin *augere* et signifiant augmenter, l'autorité renvoie à l'idée d'augmentation de la valeur des choses. Ce terme signifie aussi autorisation au sens d'accréditation. Selon Cicéron, l'*auctoritas* c'est également, l'auteur. Autrement dit, c'est le faiseur, le créateur. C'est l'homme de métier qui transmet à l'apprenti ses compétences pour maîtriser les ficelles du métier. Voilà ce qu'est l'autorité. Ce mot implique d'un côté la transmission et de l'autre l'admiration. Son centre est le savoir.

Mais dans les années 70, le discours du professeur est suspect. Il n'incarne plus la vérité. Avec Karl Marx, les révolutionnaires le présentent comme un rouage inconscient du capitalisme bourgeois reproduisant les inégalités sociales au motif qu'il appartient aux classes privilégiées aveugles aux souffrances de la différence sociale. Les contenus transmis à l'école ne sont plus des vérités universelles, mais l'expression d'un intérêt de classe qui opprime les damnés de la terre.

Avec Freud, l'autorité des professeurs est tout aussi discréditée par le gauchisme culturel. Les militants de mai 68 se servent en effet de la psychanalyse comme d'une arme rhétorique pour réduire l'enseignant à une simple instance de répression des désirs des individus. C'est un sadique. La preuve, il a le pouvoir de mettre des notes, il sélectionne les étudiants à l'entrée des universités, certains sont même adeptes des châtiments. Ce pervers piège la pulsion des apprentis dans la discipline et la surveillance.

Il faut avouer que cette réduction freudo-marxiste du rôle de l'enseignant est un acide idéologique puissant. Mais le mal est fait. Sous une autre forme, cette critique participe encore à déconstruire les sources initiales de l'autorité légitime à l'école. De façon inconsciente, les jeunes de banlieue de 2023 vivent dans le même imaginaire. Dans un langage pauvre et saccadé, ils emploient les mêmes marqueurs de sens. Ils veulent aussi jouir sans entrave. Ils ont des rêves de plastique et de consommation.

En l'absence d'autorité, ils refusent de limiter leurs désirs, expression de leur authenticité, aux lois de l'académie, des pères et des chefs d'entreprise. Ces trois figures sont peu inspirantes. Elles représentent à leurs yeux, non pas des normes d'émancipation (statut, autonomie, etc.), mais des lois aliénantes. Aujourd'hui, à l'école, le mot d'ordre est de rompre avec toutes les contraintes hiérarchiques. Le tutoiement devient quasi obligatoire, il faut personnaliser les contenus et jouer la carte de la proximité socioaffective. L'idéal rêvé est de pouvoir faire ce qu'on veut, quand on veut, comme on veut. Avec le relativisme ambiant, le discours de l'enseignant à moins d'importance que celui du chroniqueur sur France Inter ou celui de Karim Benzema (le footballeur).

Dans ce bain linguistique, la parole du sage vaut celle du fou, celle de l'enseignant vaut celle de l'enseigné, celle du criminel vaut celle de l'innocent. Le gauchisme culturel de mai 68 n'est pas mort. Il est bien vivant. À tous les niveaux de la société, il demande d'effacer tous les signes de la distance et de la verticalité reposant sur le travail, le mérite et l'effort. Bref, toutes ces valeurs qui autorisent à faire autorité.

À QUOI SERVENT LES MANIFESTATIONS ?

Scène de la vie quotidienne : vous vous trouvez au centre-ville, pour quelques emplettes, ou vous acquitter d'une démarche administrative, ou plus simplement pour vous rendre sur votre lieu de travail. Votre chemin croise celui d'un cortège de manifestants qui scandent un slogan, dont vous retenez le rythme sans clairement entendre le propos et sans rien connaître de son bien fondé. Quelques voitures de CRS encadrent l'événement, des banderoles multicolores ici et là, des panneaux taillés maladroitement dans du carton et rageusement zébrés d'une affirmation définitive.

À quelques rues de là, alors que la manifestation a cessé d'occuper vos pensées, vous croisez une mère de famille et son gosse mal élevé qui se roule par terre pour avoir un paquet de bonbons. Et vous vous surprenez à établir un parallèle entre ces deux événements...

Car qu'est-ce qu'une manifestation ? Historiquement, le droit de manifester a été concédé pour éviter les émeutes et leur dernier stade, que redoutent tant les pouvoirs en place, à savoir la révolution. On manifeste pour réclamer quelque chose, pour protester contre un état de fait. Pour le dire autrement : on fait du bruit pour agacer papa et maman en espérant qu'ils cèdent... N'y a-t-il pas quelque chose de puéril là-dedans ?

Le droit de manifester n'est pas tant un acquis juridique qu'une avancée de la civilisation. Au lieu de remettre au sort des armes la décision, la démocratie choisit le dialogue et le vote. Toutefois, une manifestation n'est ni un dialogue ni un vote : c'est le gémissement horripilant d'un gosse mal élevé qui réclame son paquet de bonbons en se roulant par terre. Une manifestation est à mi-chemin entre la violence barbare et le compromis civilisationnel. C'est mieux qu'une émeute, c'est pire qu'un dialogue.

On pourrait évidemment dire l'inverse : c'est pire qu'une émeute parce que du moins les émeutiers, en provoquant la révolution, obtiennent-ils ce qu'ils veulent. Après tout, si l'on s'en tient au seul critère de l'efficace, il vaut mieux pour celui qui veut boire d'aller lui-même au puits plutôt que de se rouler par terre en croyant qu'on va lui apporter de quoi étancher sa soif. Mais la manifestation est également meilleure que le dialogue parce qu'elle constitue un rapport de force et que dans un cadre hors démocratie (et la manifestation, dans la mesure où elle constitue une émeute épurée et encadrée, n'est pas démocratique), c'est la force qui prime si l'on veut obtenir un résultat.

Toutefois, la manifestation, dans la mesure où elle est un droit concédé par une démocratie, ne vaut que dans une démocratie et entre démocrates convaincus. Une manifestation ne vaut rien si elle s'exerce contre une tyrannie. Dites-vous bien que le despote moyen-oriental qui voit à la télé de paisibles occidentaux manifester contre son régime ne peut s'empêcher de ricaner. Et de même, la manifestation, et sa version encore plus épurée qu'est la marche blanche, n'a de valeur qu'en démocratie et ne sert à rien contre des non-démocrates. Une marche blanche en mémoire des victimes des racailles islamistes qui sortent pour "planter du blanc" est un acte symbolique – et l'homme vit dans une forêt de symboles, la politique est une succession d'actes symboliques... mais en démocratie et pour des démocrates. Contre les racailles, il ne faut pas des manifestations ni des marches blanches mais des actes politiques forts ; il ne faut pas se rouler par terre en espérant que papa et maman vont régler le problème. Si l'État se décide enfin à assumer son rôle de seul détenteur de la violence légitime, alors oui, la manifestation aura servi à quelque chose.

Autrement, il nous faudra aller chercher les bonbons nous-mêmes.

Question ouverte : est-ce que l'État français va enfin assumer son rôle ou nous faudra-t-il reprendre en main la gestion de notre sécurité ? Qu'est-ce qui vaut le mieux dans les circonstances actuelles : manifestation, émeute ou révolution ?

QUE RESTE-T-IL DE LA VÉRITÉ ?

Tout Reconnaisseur bien né a sûrement déjà fait l'expérience suivante, et connu le trouble et la gêne qui l'accompagnent. Ainsi circulez-vous en ville, voyant de vos propres yeux que le nombre de Français de souche tend à se noyer dans celui des immigrés. Peut-être même, par acquit de conscience, procédez-vous par vous-même de temps à autre à un décompte, et constatez-vous que le rapport entre ces deux nombres n'est jamais inférieur à 2/3. Dans certains quartiers, à certains moments de la journée, peut-être êtes-vous arrivé à la proportion effarante de 1/3. Peut-être même vous est-il arrivé de prendre les transports en commun et de constater être le seul Français de souche dans le bus ou la rame de métro. Peut-être vous est-il arrivé d'aller faire vos courses et, tout du long, de n'entendre parler français qu'au moment où la caissière vous annonce le prix de vos achats ; le reste du temps, dans les travées du supermarché ou dans les rues, vous avez entendu beugler, sans gêne, dans des téléphones portables ou en bande, en arabe, en wolof ou en roumain – et pas une seule fois en français, d'une part parce que notre langue, semble-t-il, commence à devenir minoritaire, et d'autre part, parce qu'un français bien élevé modulerait son volume sonore dans un lieu public voire demanderait à son correspondant de rappeler à un autre moment, justement parce qu'il se trouve dans un lieu public et ne veut pas déranger la tranquillité d'autrui.

Une fois rentré chez vous, cette expérience directe est déclarée fautive par les médias. On vous dit que l'immigration est une chance pour la France au mépris des nuisances causées majoritairement par les immigrés, que la France a toujours été une terre d'immigration au mépris des récits historiques qui relatent que notre beau pays n'a pas connu d'immigration de masse entre les invasions vikings et le XIX^e siècle. On vous dit que toutes les cultures se valent et on vous force, sous peine de culpabilité, à admirer la culture d'autrui et à mépriser la vôtre sous peine d'être taxé de racisme. Et là ne s'arrête pas l'antagonisme radical entre ce qu'Aristote appelait le *ce qui se dit* (*Τῶν λεγομένων*) et le *ce qui est* (*Τῶν ὄντων*) dans le premier chapitre de ses *Catégories* – car vous savez par l'évidence expérimentale ce qu'est un homme et ce qu'est une femme et l'on vous *dit* autre chose. Vous savez, sans forcément connaître quoi que ce soit à la logique formelle aristotélicienne, qu'un énoncé est vrai s'il dit quelque chose de l'expérience ; vous savez que l'énoncé "le ciel est bleu" (*ce qui se dit*) est vrai parce que le ciel est effectivement bleu (*ce qui est*).

Comment appelle-t-on l'antagonisme entre le *ce qui se dit* et le *ce qui est* ? Il y a deux possibilités. La première, contre laquelle a justement été inventée la logique formelle, s'appelle *l'erreur*. L'erreur mérite l'indulgence car nous ne sommes après tout que des mortels faillibles. Nous pouvons nous tromper : *errare humanum est*, comme dit l'adage latin. Je peux affirmer que le ciel est vert : ce sera lapsus de ma part, que je corrigerai immédiatement ou qu'autrui me fera remarquer immédiatement et que je corrigerai de même.

La deuxième possibilité porte le nom de *mensonge*. Et il n'y a en la matière pas d'indulgence qui tienne parce que si l'erreur tient à notre faillibilité de mortels (la fatigue, la précipitation, sans préjudice d'autres causes, tout cela peut expliquer l'erreur), le mensonge

relève du propos délibéré. Ainsi affirmer que l'immigration ne cause pas de problèmes en France, ou que l'on est femme en raison de son ressenti et non pas en raison d'une expérience matérielle et partageable, ou que toutes les cultures sont égales en dignité (comme si une culture qui empêche les mutilations sexuelles des petites filles pouvait se mettre sur le même plan qu'une culture qui en fait la promotion ; comme si une culture qui prône le règlement juridique des conflits pouvait se comparer à une culture qui agit encore en fonction de la notion antédiluvienne de crime d'honneur) ; tenir de telles affirmations, donc, voilà qui relève du mensonge.

Mais, objecterez-vous, les tenants de tels propos paraissent on ne peut plus sincères, ils ne pensent pas mentir... Ne pourrait-on pas dire qu'ils se trompent, leur accordant de la sorte un peu de commisération ? Répondons en invoquant les mânes de Sigmund Freud et de Jean-Paul Sartre – chose difficile pour l'auteur de ces lignes dans la mesure où il juge ces deux auteurs comme fatigants à force d'âneries ; mais l'auteur de ces lignes étant justement un amoureux de la vérité, il doit bien la désigner quand il la voit, fut-ce chez ses adversaires.

Freud nous parle des *actes manqués* et des *lapses*, erreurs causées par des processus inconscients que l'interrogation psychanalytique met en lumière. Par exemple, vous vous rendez au bureau ce matin et, une fois arrivé, vous vous avisez avoir oublié chez vous votre porte-documents. Et Freud de vous révéler que cet acte manqué signale le peu d'envie que vous aviez ce matin d'aller travailler : c'est votre inconscient qui vous signale la chose en vous faisant oublier le porte-documents. Ou bien vous regardez ailleurs sans même vous en rendre compte à chaque fois que vous passez devant une armoire normande parce que vous avez vécu un événement traumatisant au cours de votre enfance que vous avez lié à une armoire normande.

Sartre monte alors sur scène, pousse sans gêne le psychanalyste viennois de l'estrade et affirme, dans une formule restée célèbre : *il n'y a pas d'inconscient, il n'y a que de la mauvaise foi*. Un homme de droite se caractérisant justement par un sens des responsabilités aigu, il ne regarde pas ailleurs quand un problème survient et se précipite pour le résoudre ; pour le dire autrement : quoique cela soit cocasse pour un homme de droite d'abonder dans le sens de l'existentialisme sartrien, l'auteur de ces lignes niera l'absence de responsabilité, il dira que celui qui oublie son porte-documents ou qui regarde ailleurs pour ne pas avoir à affronter un moment traumatisant ou plus simplement gênant, celui-là, en une fraction de seconde, *choisit* d'agir de la sorte. Et s'agissant du problème de la vérité, qui nous préoccupe en ce moment, les thuriféraires de l'immigration de masse ou les wokistes délirants ne se trompent pas, ils ne commettent pas d'erreur : *ils mentent*. Ils se mentent à eux-mêmes en premier lieu, rejetant dans un geste inconscient de déni, la vérité nue lorsqu'elle se présente à eux – sauf que, répétons-le, *il n'y a pas d'inconscient*, ils savent confusément ce qu'ils font et ils le font quand même. Par peur de se remettre en question peut-être ? Ou pour garder des situations grassement rémunérées ? Toujours est-il qu'ils savent ce qu'ils font et que, si ça n'est pas le cas, il ne s'agit alors plus d'erreur ou de mensonge mais de psychose. Et l'auteur de ces lignes ne voit pas comment désigner autrement que par le mot "psychotique" quelqu'un qui tient des propos contredisant la réalité en y croyant quand même – croire que l'on est une femme alors qu'on est un homme comme croire que l'on est Napoléon alors qu'on est Albert Durand, voilà qui relève de la même catégorie vésanique. Si ceux qui abondent dans le sens des psychotiques, qui leur disent qu'ils ont raison de se désigner homme ou femme en raison de leur ressenti et non en raison de la réalité, si ceux-là sont des psychotiques eux-mêmes, alors ils méritent notre pitié, de même que tous les malades mentaux du monde, et ils ont besoin d'aide.

Mais rangez-vous authentiquement ceux-là dans la catégorie des psychotiques ? Ne sont-ils pas plutôt des menteurs ? Qui *disent* les choses comme elles ne *sont pas* – par calcul ?

La vérité est le fondement du bien, du juste et de la vie en commun. Nous ne pouvons pas vivre ensemble si nous ne sommes pas d'accord pour dire que mutiler les fillettes est une horreur (catégorie du bien), si nous ne sommes pas d'accord pour dire que celui qui le fait quand même est un criminel (catégorie du juste). La gloire de la civilisation occidentale est d'avoir *découvert* (et non pas *forgé de toutes pièces*) le critère indépassable de la vérité, à savoir l'expérience sensible partageable socialement. Et avoir découvert cela ne fait pas de la vérité et de la logique des catégories blanches, contrairement à ce que pense le Wokisme.

Que reste-t-il de la vérité ? Pas grand-chose, hélas, si l'on nomme ainsi non pas l'expérience interpersonnelle, partageable par la science, mais la seule expérience interne, partageable par le seul biais de l'art avec toutes les restrictions de goût que cela implique.

Question ouverte : allons-nous laisser des psychotiques et des menteurs nous contraindre encore et toujours à dévaler cette pente qui ne peut mener qu'au chaos ? Mais rangez-vous authentiquement ceux-là dans la catégorie des psychotiques ? Ne sont-ils pas plutôt des menteurs ? Qui disent les choses comme elles ne sont pas – par calcul ?

REFUSER L'ARBITRAIRE

(Essai d'Aurélien Marq, FYP Éditions, 2023)

N'ayons pas peur des mots : ce livre d'Aurélien Marq est salubre. Il s'agit rien de moins que d'une analyse des causes de la désastreuse situation dans laquelle s'enfoncent la France en particulier et la civilisation occidentale en général, assortie de propositions pour nous en sortir.

Mais surtout, il s'agit d'un réarmement spirituel.

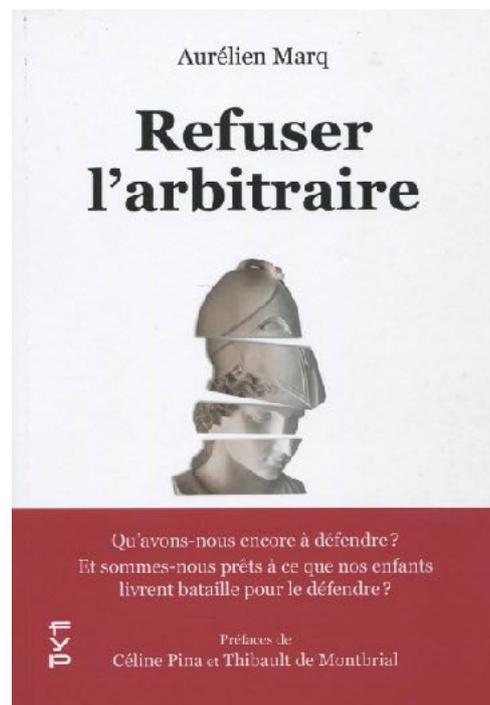
Aurélien Marq ne cache pas ses convictions : il n'est pas Chrétien mais Païen, ses dieux de référence sont ceux qui présidaient aux réflexions de Platon, au courage de Léonidas, à la droiture de Cicéron. Et ces dieux-là ont ceci de commun avec le dieu des Juifs et des Chrétiens (qui n'est pas le dieu de l'islam, Aurélien Marq le martèle) de se tenir aux côtés de l'homme, c'est-à-dire de ne pas exiger de lui soumission sous peine d'enfer ; de regarder vers le Bien et non pas d'en décider souverainement et arbitrairement : "Et Dieu vit que cela était bon..." nous dit la Bible, de même que le Dieu de Platon regarde vers les idées éternelles d'harmonie, de bien, de juste avant de façonner le monde – car le Bien est le Bien parce qu'il est le Bien, et non pas parce qu'une entité toute puissante en aurait décidé ainsi via son caprice incontrouersible. Il n'en va pas de même du dieu de l'islam, qui décide seul de ce qui est bon et peut changer d'avis, et qui exige des hommes prosternation et soumission.

Aurélien Marq nous invite à la quête du Bien, du Beau, du Juste et du Vrai, ces valeurs étant souverainement celles de la civilisation occidentale. Et si la France en particulier, et la civilisation occidentale en général, sont en voie d'effondrement, cela procède de l'abandon de ces valeurs impérissables. Un exemple ? Si vous renoncez au Vrai, alors pourquoi ne pas dire de cet homme vêtu d'une robe qu'il est une femme ? Si vous renoncez au Beau, alors pourquoi ne pas qualifier d'œuvre d'art cet empilement de boîtes de conserve qui n'a pour soi qu'être signé par un nom à la mode ? Si vous renoncez au Juste, alors pourquoi vous défendre quand la horde de barbares forcera votre porte pour prendre vos biens, égorger vos enfants et violer votre femme ?

Nous autres enfants de l'Occident savons ce que sont le Vrai, le Juste et le Beau et si les déconstructeurs vous opposent agressivement que tout cela n'existe pas, dites-vous bien que la charge de la preuve leur incombe, que ça n'est pas à vous de démontrer des évidences.

Aurélien Marq pose une question qui fait mal : si nous devons nous lever pour défendre notre pays, si nous sommes prêts à mourir pour lui (et je ne doute pas que les lecteurs de cette gazette y soient tout à fait disposés), sommes-nous prêts à tuer pour lui ? Sommes-nous prêts à enseigner à nos enfants à tuer pour lui ?

Surtout, Aurélien Marq nous appelle à deux autres valeurs : le courage (celui d'Arnaud Beltrame et de Jeanne d'Arc : comment renoncer à défendre un pays à qui ces deux vies magnifiques ont été sacrifiées ?) et l'espoir. Il nous rappelle que nous sommes les dépositaires de la plus grande civilisation qui ait jamais existé, et que ses éventuels défauts



ne ternissent en rien la plus grande de ses réalisations, à savoir la liberté, sans oublier la capacité à s'auto-analyser qui seule lui permet de se dépasser. Après avoir lu ce livre formidable, on se surprend à relever la tête et à serrer le poing, à se dire que, peut-être, nous échouerons dans notre entreprise de sauver la France, mais que nous aurons lutté de toutes nos forces et que nous aurons été magnifiques.

Mais nous n'échouerons pas et la lutte ne fait que commencer...

Laurent Deurweilher

ENERGIE Electrique

UN AN APRÈS...

Souvenez vous que le premier numéro de la Gazette, il y a tout juste un an, faisait suite à la conférence d'Eric Zemmour sur l'énergie à Bruguières en octobre 2022.

Nous entrons alors dans la saison de tous les dangers, quand Bruno Lemaire en col roulé nous expliquait qu'il allait falloir se serrer la ceinture car l'électricité allait manquer.

Il est bon de rendre hommage aux équipes de EDF qui ont mis les bouchées doubles pour réparer et re-qualifier tous les réacteurs touchés alors par les fameux problèmes de corrosion sous contrainte. Non seulement, nous avons franchi cet obstacle, mais la France est redevenue exportateur net d'électricité (le premier d'Europe).

Malheureusement, les contraintes du marché européen de l'électricité s'imposent toujours à nous, et alors que nous bénéficions de la production bas carbone pilotable la plus efficace d'Europe, nous sommes incapables d'en faire bénéficier nos industriels et nos artisans. Les récentes annonces tonitruantes de Madame Panier-Runacher et de Monsieur Macron, bien qu'intéressantes, restent bien dans la logique du « en même temps » du président et ne règlent donc pas le problème.

Côté moyens de production, le fait notable est l'arrêt définitif des derniers réacteurs nucléaires allemands en avril dernier.

Les 2 graphiques ci-dessous vous indiquent les émissions carbone de la France et de l'Allemagne sur les 12 derniers mois, exprimés en grammes de CO2 par kWh. (Attention aux échelles, le liseré vert dans le bas de l'Allemagne est la France à la même échelle !)

On notera avec intérêt que le pire mois en France (Déc 22, 83 g) est 4 fois moins émetteur que le meilleur mois allemand (Juillet 23, 331 g). Les allemands peuvent remercier leurs écolos qui les font vivre sous les particules de charbon.

Source : <https://app.electricitymaps.com/map>

